

Gilles Archambault



DERNIÈRES
CHRONIQUES
MATINALES

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS
Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Dernières chroniques matinales

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

ROMANS

À voix basse
Les Choses d'un jour
Courir à sa perte
De l'autre côté du pont
La Fleur aux dents
La Fuite immobile
Les Maladresses du cœur
Nous étions jeunes encore
Parlons de moi
Les Pins parasols
Les Rives prochaines
Le Tendre Matin
Une suprême discrétion
Un homme plein d'enfance
La Vie à trois
Le Voyageur distrait

NOUVELLES

Comme une panthère noire
De si douces dérives
Enfances lointaines
L'Obsédante Obèse et autres agressions
L'Ombre légère
Stupeurs et autres écrits
Tu ne me dis jamais que je suis belle
Un promeneur en novembre

RÉCIT

Un après-midi de septembre
Qui de nous deux ?

CHRONIQUES

Chroniques matinales
Nouvelles chroniques matinales
Les Plaisirs de la mélancolie
Le Regard oblique

Gilles Archambault

Dernières chroniques
matinales

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

© Les Éditions du Boréal 1996
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Archambault, Gilles, 1933-

Dernières chroniques matinales

(Collection Papiers collés)

ISBN 978-2-89052-750-8

I. Titre. II. Collection.

PS8501.R35D47 1996 C843⁷.54 C96-940103-5

PS9501.R35D47 1996

PQ3919.2.A72D47 1996

ISBN PAPIER 978-2-89052-750-8

ISBN PDF 978-2-7646-0994-1

ISBN ePUB 978-2-7646-1024-4

À Jacques Bouchard

Tout être sensible devient fou à manier la langue.

ROBERT MAZOYER, *La Descente en ville*

Adler

Ce n'est pas au célèbre psychologue autrichien que je veux rendre hommage en coiffant ma chronique d'un titre pareil. Mais bien à la machine à écrire avec qui je vis maritalement depuis 1970.

Je l'ai acquise en catastrophe en août de cette année-là parce qu'un malfrat s'était emparé de la Remington que j'avais laissée sur la banquette arrière de mon auto. Sans ce kidnapping, je pense bien que je vivrais encore heureux avec cette première fiancée.

Je regarde souvent mon Adler avec émotion. Elle me semble une petite vieille attachante. Chaque fois que je fais emplette d'un ruban neuf, je crains qu'on ne me réponde que cet article n'a plus cours. Que pourrais-je alors dire à la pauvre vieille ? Qu'elle n'est plus bonne que pour la retraite ? Je ne saurais pas.

Tout autour de moi, on n'en a plus que pour le traitement de texte. Les éditeurs toléreront-ils encore longtemps mes écrits surchargés de ratures et d'ajouts, mes manuscrits semblant provenir d'un autre âge ?

J'assistais à une réunion, il y a peu. Autour d'une table étaient groupés des journalistes plus jeunes que moi. On parlait à qui mieux mieux de disquettes, d'ordinateurs. J'en

fus d'abord amusé. Il est parfois délicieux de se sentir hors du coup. Mais un peu plus tard, j'ai songé que j'avais charge d'âme. En vantant inconsidérément la technologie moderne, on déconsidérerait mon Adler.

Je ne crois vraiment pas que l'apprentissage de l'écriture sur écran cathodique soit hors de ma portée. Avec un peu d'application, je viendrais à bout des obstacles. Mais mon Adler dans tout cela ? Je ne veux pas courir le risque de la blesser mortellement.

Et puis, dites-moi, que me donnerait de me mettre à l'électricité alors que la lampe à huile me sied encore ? Je suis de plus en plus têtue, j'en conviens sans difficulté.

Cet entêtement forcené me permet peut-être de vivre un peu en dehors de la vie, de la surveiller d'une certaine distance. Au fond, c'est un peu pour cette raison que j'écris à mon rythme des considérations amusées ou non sur l'enfilade des jours.

Ma pauvre Adler ne m'a jamais poussé vers des chemins que je ne souhaitais pas emprunter. J'en suis parfois à me demander si elle ne devine pas d'avance mes démarches.

Allez, bonne bête, nous avons assez travaillé aujourd'hui. Nous ne sommes plus très jeunes, écoutons le murmure de la nuit qui s'installe. Demain, aux aurores, nous serons bavards à notre aise.

Départs

Paul Morand souhaitait qu'à sa mort on fit une valise de sa peau. Je n'ai rien contre les départs, mais je ne suis pas sûr que je souhaiterais qu'on transforme cette chair qui m'a parfois si bellement servi en un bagage à main.

Me gênerait pour commencer la proximité obligée. Dans les aéroports, les amoncellements de valises de tout ordre et de toute taille ne me disent rien qui vaille. Comment supporter que ma peau usinée côtoie à Heathrow ou à Charles-de-Gaulle des valoches tenues en place par des cordes ?

L'éducation rigoureusement chrétienne que j'ai reçue aux premières années de ma sémillante existence me l'interdirait. On m'a enseigné à respecter mon corps, auquel du reste il ne fallait toucher que lors du bain hebdomadaire, le samedi soir, avant de pouvoir goûter au sucre à la crème que ma mère préparait pour fêter l'événement. De là, chez moi, la naissance précoce du sens du sacré.

J'accepterais peut-être que ma peau devînt un baise-en-ville. On l'aura deviné, j'ai un faible pour les aventures amoureuses. D'accompagner, même après ma mort, une équipée dictée par l'espoir me ferait presque renaître. Quoi de plus exaltant qu'une amante qui, les yeux et le corps en

feu, s'apprête à rejoindre l'être désiré ? On me lancerait sur un fauteuil, empilant sur ma peau des pièces de vêtement dont on se serait défait en toute hâte. J'aurais servi au déferlement de la passion, passion malgré moi.

Alors qu'une valise, à moins qu'elle ne soit en peau de crocodile, et conçue par un artisan de haut vol, a toujours l'air triste. Elle fait penser à des expéditions en charter au diable vauvert, à des inspections tatillonnes par des douaniers hargneux.

Je n'arrive pas non plus à m'imaginer mort. L'état d'agonisant lent dans lequel je me trouve aujourd'hui me convient à merveille. Les voyages, je veux les faire avec la plus grande partie de mes membres non détachés.

L'autre jour, une amie m'a dit que j'avais les mains douces. Elle a même ajouté que j'avais une peau de pêche. Tout de suite, j'ai été inquiet. Voulait-elle que je lui lègue mes appâts afin qu'elle puisse à ma mort en tirer un sac à cosmétiques ou un porte-documents ? Prestement, j'ai retiré ma main et éloigné ma joue. Foin des amours intéressées ! On m'aimera pour moi, pas pour ma peau. Il y a des jours où on ne donnerait pas cher de l'humanité.

Déplacements conjugaux

Les déplacements en métro sont pour moi des moments d'absence. Je ne pense à rien, heureux de cette vacance inespérée. Pourtant, l'autre jour, la vue d'un couple m'a fait ressouvenir d'une anecdote puisée dans les Propos d'un jour de Léautaud :

Jean de Gourmont était bien l'être le plus apathique, mou, affaissé, atone, sans ressort ni vitalité. Il se maria avec une demoiselle Balthazard. Quand il l'apprit, un de ses amis dit : « Elle fera un maigre festin. »

La dame qui me faisait face dans la voiture devait elle aussi manger petitement. Elle était énorme pourtant, très grande, bien en chair. Le verbe était haut, péremptoire. Elle avait en tout cas sur l'avenir de la civilisation occidentale des préjugés solides. Elle estimait que nous nous dirigeons vers des malheurs insoupçonnés. L'augmentation du prix du lait comptait pour beaucoup dans ce verdict sans appel.

Le mari hochait la tête. Il avait trouvé la femme qui parlait à sa place. Ce Jean de Gourmont des transports urbains était doté de cils qui clignotaient en cadence chaque fois que Juliette émettait un avis.

J'aurais pu en faire des gorges chaudes, mais j'ai plutôt été ému. N'avais-je pas devant moi le visage même du bon-

heur apaisant ? Ces deux-là s'aimaient à n'en pas douter. Qui me disait qu'en privé la voix de Juliette n'était pas caressante ? De la voir en déshabillé ne m'aurait probablement pas troublé, mais en était-il de même pour Ernest ? Le prénom, c'est moi qui le lui attribue. Elle l'appelait « mon loup » ou « trésor », je ne sais plus.

Avant de se mettre au lit, Ernest devait bénir le sort de lui avoir permis d'unir sa destinée à une femme qui prenait toutes les décisions. Parler lui avait probablement toujours paru la plus lassante des corvées.

« C'est comme ta sœur, Germaine... » Ernest devint nerveux. Ses cils se mirent à battre à une cadence plus accélérée. Pourvu que je n'assiste pas à une scène de ménage. J'ai horreur des bonheurs qui s'effritent.

Je m'en étais fait pour rien. Germaine avait tout simplement oublié d'apporter sa recette de rôti de veau aux pommes. Ernest mit fin à l'histoire en affirmant que Germaine avait toujours été bien distraite. Je l'entendais pour la première fois. Le timbre n'était pas désagréable.

Tout compte fait, Juliette faisait peut-être un festin convenable. Une chose était certaine, elle le mangeait tout rond, son Ernest.

Aimer la poésie

Je ne déteste pas pour quelques jours mener la vie d'un touriste. La fréquentation des hôtels et des restaurants finit par lasser. En ses débuts, toutefois, elle n'est pas aussi haïssable qu'on le prétend.

Quelle que soit la ville que je visite, je ne me lasse jamais d'arpenter les rues qui en forment le cœur. Je les explore aussi à fond qu'il se peut, revenant sans cesse sur mes pas. C'est pour moi l'unique façon de faire connaissance avec elle et de l'aimer comme elle le mérite.

J'ai dû croiser une dizaine de fois un homme dans la mi-quarantaine, costumé et cravaté malgré la canicule. Il avait sous le bras un porte-documents et je ne saisis qu'à la troisième rencontre la phrase qu'il répétait : « Aimez-vous la poésie ? »

Mal rasé, il marchait sans hâte. Son costume était élimé et sa chemise d'une propreté relative. Il y avait de la douceur dans sa voix, une inquiétude aussi. Et toujours la même question : « Aimez-vous la poésie ? »

Je me retenais de lui répondre par l'affirmative. Perdu comme il était dans sa touchante déraison, ne risquerait-il pas de devenir incommodant ? Un peu comme ces amou-

reux trop convaincus qui vous abreuvent de détails au sujet de la personne qui est l'objet de leurs pensées.

Le porte-documents recelait peut-être des poèmes dont il était l'auteur. Pourquoi me placer en situation d'être rasé par un inconnu, tout inoffensif qu'il pouvait paraître ? La condition de touriste ne vous protège pas contre la lâcheté ordinaire. Aussi me suis-je contenté de baisser la tête chaque fois que je croisais l'amateur de poésie.

Le dernier soir, il m'a semblé entendre quelques mots supplémentaires. Était-ce le début d'un poème ou les premiers mots d'une lettre écrite à un éditeur ou à un directeur de revue ? Il paraissait alors moins résigné, comme si la tendresse avait fait long feu.

Maintenant que je suis rentré dans mes terres, de plus en plus convaincu de l'utilité du voyage, je pense parfois au pauvre diable posant sa question à des passants indifférents ou pressés. Un jour, peut-être, deviendra-t-il violent. On l'incarcérera. Il aurait pourtant suffi qu'il rencontre une fois dans sa vie une personne incarnant à son sens la poésie pour qu'il soit apaisé.

Il m'aurait été facile de lui glisser un nom en guise de solidarité, Baudelaire ou Verlaine. Mais je me connais, je l'aurais à peine fait que je me serais enfui aussitôt. Pouvais-je raisonnablement jurer que j'aimais la poésie autant que lui ?

Table des matières

Adler	11
Départs	13
Déplacements conjugaux	15
Aimer la poésie	17
Stratégies amoureuses	19
Le rideau tombe	21
Villes abandonnées	23
À l'écart	25
Affaire bancaire	27
Petites peurs	29
Le bonheur	31
Floralies	33
Ordures	35
Rêve éveillé	37
Jadis	39
Premier de l'an	41
Cadeau original	43
Un nettoyage très à sec	45
Listes	47

Guichets	49
Appareil photo	51
Modes	53
Les enfants et les bêtes	55
Voyages	57
Danseuses	59
Angoisse	61
Cosmétiques	63
Interminable métrage	65
Histoire d'amour	67
Cravates	69
Les dangers de la scène	72
Écrivain en fuite	75
Douceur	77
Messages	79
Nostalgie	81
Menton	83
Terra nostra	85
Un envieux	88
L'ordre	90
Enfant de quelqu'un	92
Fin d'année	94
Sommeils éternels	96
Voyager seule	99
Attente	102
Samedi soir	104
Fourrures	106
Motos	108

Mordecai	110
Conventions	112
Émile	114
Gin tonic	116
Terrasse	118
Un regard olympien	120
Un ami de l'art	122
Promesses électorales	124
Hommage au porc	127
Censure	129
Trahison	131
Les enfants	133
Méprises	135
Vestiges	137
Sabbatique	139
Dernier recours	141
Somnifères	143
Agonies	145
Bienséances	147
Chagrins	150
Cartes d'affaires	152
La coiffeuse	154
Soutien-gorge	156
Folklore	158
Espace	160
Illusions	162

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Conception graphique : Gianni Caccia
Photo de la couverture : Martine Doyon



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1996
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Après les *Chroniques matinales* (Boréal, 1989) et les *Nouvelles chroniques matinales* (Boréal, 1994), voici que Gilles Archambault nous offre un troisième recueil des petits textes qu'il a pris l'habitude de venir lire, le matin, à l'émission *CBF-Bonjour* de Radio-Canada. Nous les avons écoutés, et nous les relisons ici, avec une sorte de ferveur et d'amitié. Il n'y est question, nous semble-t-il,

Homme de radio, féru de littérature et de jazz, Gilles Archambault a construit, depuis plus de trente ans, une œuvre imposante de romancier, de nouvelliste et de chroniqueur, œuvre qu'ont couronnée le prix David (1981) et le prix du Gouverneur général du Canada (1987). Ses chroniques, qui comprennent les trois volumes des Chroniques matinales, Le Regard oblique et Les Plaisirs de la mélancolie, ont toutes été publiées dans la collection « Papiers collés ».

que de choses tout à fait ordinaires : une rencontre, une scène de rue, un être étrange aperçu par hasard, une impression, un souvenir. Et pourtant, nous nous sentons concernés, touchés au plus intime de nous-même. Car, parlant de lui, de sa famille, des hasards de sa vie et de ses pensées, l'homme parle en même temps de nous. Dans son ironie et sa tendresse, dans l'amusement et la douleur que lui inspire l'existence, nous reconnaissons aussitôt une parole fraternelle, proche de notre conscience la plus simple et la plus lucide, celle qu'il nous arrive d'avoir lorsque nous regardons en nous-même honnêtement, sans complaisance ni fausse

modestie, sans révolte et sans orgueil, en tâchant tout simplement, comme lui, de voir ce que nous sommes, à la fois anges et bêtes, risibles et touchants.